

Culture & Savoirs

AVIGNON/OFF

Le cri de colère d'une génération sacrifiée

Avec *Désintégration*, Kheireddine Lardjam fait entendre la voix des enfants de l'immigration sommés d'appartenir à un territoire, mais exclus du récit national français et refoulés d'une citoyenneté égalitaire.

Avignon (Vaucluse), envoyée spéciale.

« **A**ujourd'hui, le récit universel est blanc ou plutôt de couleur de peau blanche, tous les autres récits sont des récits secondaires ou périphériques. » Dans *Désintégration*, Kheireddine Lardjam explore le malaise des enfants de l'immigration, sommés en permanence de s'intégrer, mais refoulés ad vitam æternam d'une citoyenneté égalitaire, même à la quatrième génération. Il découvre fortuitement le texte d'Ahmed Djouder, écrit en 2004 comme un cri prémonitoire des révoltes de 2005, publié aux éditions Stock en 2006, qui n'a rien perdu de son effet de souffle. Ahmed Djouder y aborde la question de l'immigration algérienne en France sous un angle poétique et politique, critique des deux héritages culturels dont il est issu. Il y parle à la première personne, mais convoque toute une série de visages aux expériences diverses, dessine des portraits singuliers d'enfants nés en France écartelés entre des injonctions contradictoires.

« En moi, il y a le colonisé et le colonisateur »

Sur le plateau, ils seront trois : Linda Chaïb, Azeddine Benamara et Cédric Veschambre, pour incarner cette double appartenance qui peut aller jusqu'au paradoxe et que Kheireddine résume pour lui-même : « *En moi, il y a le colonisé et le colonisateur.* » Les comédiens, formidables, sont familiers d'un travail de plateau inventif et exigeant que le metteur en scène expérimente avec eux depuis plusieurs créations (*les Borgnes*, *End/Igné* ou *Page en construction*) qui parlent de l'Algérie et de la France aujourd'hui et de la guerre entre la France et l'Algérie dont le passé ne passe pas.

La première partie laisse le spectateur dubitatif. Le jeu tout en éclats des comédiens qui regardent de l'intérieur les contradictions sociétales et familiales dont ils sont issus séduit. Ils endossent les costumes et les traits de leurs personnages, qu'ils font apparaître et disparaître au fil du récit. Ils se glissent dans le corps des un(e)s et des autres avec ses assignations



Sur scène, Cédric Veschambre, Linda Chaïb et Azeddine Benamara incarnent une double appartenance, bousculent les clichés et déjouent les certitudes. Lionel Souci

et ses tabous qu'ils dissèquent et bousculent à l'envi. Le corps est le lieu de la soumission et du mal-être, habité d'une violence refoulée, de désirs troublants qui peuvent aussi éclore entre hommes au hammam. Ce regard acide sur l'autre, l'étranger, même porté de l'intérieur, dérange.

Jusqu'à ce que, dans la deuxième partie, le dispositif se mette à vriller. Les personnages qui ont repris d'assaut la scène, garçons et filles, ont des allures d'émeutiers. Leur colère gronde et vient éclairer la première partie, la donner à lire en miroir :

« Vous comprenez que, puisque vous ne les avez pas aimés, nos parents se sont arc-boutés sur leurs traditions. (...) Si vous

les aviez mieux aimés, ils auraient prêté une oreille plus attentive à vos magazines, à vos émissions radio, à Françoise Dolto, ils auraient mieux écrit, ils auraient mieux lu, ils auraient mieux compris que dans la vie tout est vaste, complexe, multimodal; ils seraient sortis, un peu, d'une vision ethnocentrique. Cela aurait suffi à réduire les dégâts. »

Ce qui n'a pas eu lieu a produit des dégâts irréversibles. Une coupure radicale entre deux mondes, « eux » et « nous », artificiellement construite et instrumentalisée de part et d'autre. Que Kheireddine Lardjam a eu l'occasion d'observer, il y a deux ans, lorsqu'il était en intervention à Saint-Chamand, à la périphérie d'Avignon, où il a

découvert un quartier qui lui a rappelé l'Algérie des années 1990. Et qui fait pendant à l'expression identitaire xénophobe et raciste de plus en plus suffocante.

Désintégration déconstruit avec force les images et les clichés de part et d'autre et vient bousculer et déranger les certitudes. La scénographie d'Estelle Gautier est sans fausse note. Elle a merveilleusement intégré l'univers d'Hassan Hajjaj (qui signe aussi l'affiche du spectacle). Surnommé le Andy Warhol de Marrakech, il réinvente dans un style ultramoderne des motifs traditionnels et folkloriques orientaux. Le résultat en est saisissant et joyeux. Il vient servir la pièce et son effet coup de poing. ♦

MARINA DA SILVA

Jusqu'au 24 juillet, à 14 heures, à la Manufacture, 2 bis, rue des Écoles. Relâche les 11 et 18 juillet. Tél. : 04 90 85 09 20.

KHEIREDDINE LARDJAM CRÉE EN 1998, À ORAN (ALGÉRIE), LA COMPAGNIE EL AIOUAD, D'APRÈS LE TITRE D'UNE PIÈCE D'ALLOULA, DRAMATURGE ASSASSINÉ EN 1994 PAR LES ISLAMISTES.